

Jérôme d'Astier

Faut-il faire friction de tout ?

Il me semble que la différence entre la fiction et la relation de faits réels est une affaire de convention. À partir du moment où l'on représente une réalité vécue ou observée, on en fait obligatoirement une interprétation, on construit un discours qui a pour référent cette réalité. Ce discours n'est pas une simple copie, il est une mise en forme selon un point de vue. Ce point de vue est celui d'un sujet qui voit et comprend ce que sa culture, ses préjugés, son idéologie, son idiosyncrasie personnelle lui feront comprendre.

La principale différence entre l'Histoire et la fiction est, me semble-t-il, qu'il y a toujours plusieurs relations d'un fait réel (la bataille de Waterloo par exemple) tandis qu'il n'y en a qu'une (le plus souvent) d'un fait fictif (la mort d'Emma Bovary par exemple), encore que certains personnages fictifs soient l'objet de plusieurs représentations différentes (Don Juan par exemple). Mais à partir du moment où le fait réel n'est plus directement observable, il n'existe plus que dans les relations qui en sont faites. Nous ne saurons jamais rien de plus de la bataille de Waterloo que ce qu'en disent l'ensemble des documents qui la représentent. De même, notre connaissance du personnage fictif (Don Juan ou Emma Bovary) se borne aux relations les concernant. Je ne suis pas loin de penser, comme l'écrivain paraguayen Augusto Roa Bastos, que l'Histoire est une fiction. Simplement c'est une fiction qui est falsifiable comme dirait Popper. En effet, on peut toujours contester la véracité de telle version de la bataille de Waterloo ou de tel récit autobiographique, mais on ne peut contester la véracité du récit de la mort d'Emma Bovary ou de Don Juan. On pourrait dire, comme le fait Popper à propos de la science, que le récit historique est falsifiable tandis que la fiction ne l'est pas. Si plusieurs personnes représentent la mort de Don Juan de manières différentes, elles ont toutes raison. La fiction nous met à l'abri des contestations et des polémiques.

Elle a un autre avantage c'est qu'elle fait de l'auteur une sorte de propriétaire de son personnage ; du vivant de l'écrivain, du moins, Emma Bovary appartenait à Flaubert. En ce sens, la fiction n'est jamais suspecte et je ne suis pas persuadé qu'elle apparaisse telle de nos jours. C'est plutôt la biographie, l'autobiographie, le récit non fictionnel qui est sujet à caution. Certains auteurs d'ailleurs semblent vouloir s'affranchir des contestations possibles et des polémiques en opposant le droit à la fiction. C'est, d'après ce que j'ai cru comprendre, le cas par exemple de Carrère pour *L'Adversaire* et celui de Haenel pour *Jan Karski*. Si l'on met « roman » sur un texte consacré plus ou moins à une personne « réelle » ou à un fait authentique, alors on ne risque pas, ou on risque moins la suspicion. Donc, je pense que la fiction est moins suspecte que la non-fiction.

Je crois comme votre question le dit que l'intérêt pour cette non-fiction s'est sans doute accru à notre époque. Cela vient peut-être de l'influence des médias et notamment, plus récemment, du développement de la confiance sur internet. C'est peut-être le résultat de l'accentuation de l'individu, de sa valorisation libérale. Mais je ne pense pas que le biographique « *abdique* » devant les faits, comme le dit votre question, puisqu'il me semble toujours une construction d'un fait. Si j'écris une biographie de Lady Diana par

exemple, je vais tenter de livrer ma compréhension de cet être réel. Cette compréhension, je vais la tirer de toutes sortes de documents, mais ces documents eux-mêmes je vais les comprendre, les assimiler, les utiliser, les construire d'une certaine façon à partir de ma culture et ma « *weltanschauung* ».

Enfin pour ce qui est de votre deuxième question, je pense qu'il vaut mieux respecter la vie privée d'autrui et, si j'aime l'exhibitionnisme, je n'aime guère l'exhibition de la vie d'autrui dans des œuvres plus ou moins non-fictionnelles, sauf bien sûr si cet autrui y consent. Je suis assez réticent, voire un peu choqué, de lire parfois dans un récit ou un prétendu roman des interprétations touchant les actions ou les sentiments d'une personne vivante qui n'a pas donné son consentement à celles-ci. Je n'aimerais pas être l'objet d'un récit non-fictionnel, j'aurais l'impression d'être une proie dans la toile de piégeage d'une araignée qui veut la dévorer. Et donc je ne voudrais pas non plus que d'autres soient la proie de cette soie.

Jérôme d'Astier, enseignant, vit à Paris. Il a produit des émissions pour France-Culture. Poète (dans les revues *NRF*, *Les Cahiers d'Arte*) et prosateur. Derniers ouvrages : *Je suis le roi d'un désert* (éd. du Rocher, 2006) ; *Je parlerai de toi à mon ami d'enfance* (Gallimard, coll. Haute Enfance, 2008).